

*Jésus a dit :*

*« Aimez-vous les uns les autres ».*

*Carole a dit :*

*« Un jour, je le tuerai. Je ne sais pas quand, mais je le tuerai ».*

*L'homme vit comme un équilibriste sur son fil ;  
la femme est son balancier.  
Que peut-il faire s'il ne l'a pas ?*

## PREMIER CHAPITRE

*La femme est un être magnifique,  
parfois aussi fragile que la flamme d'une bougie.*

### **À Alès rue Rollin, début avril.**

Hier soir, Carole Privas était revenue de Noyettes, où elle était allée passer les trois jours de la fête de Pâques. Là-haut en Cévennes, comme on dit en ville, entourée de sa famille et des gens qu'elle aimait elle avait profité du calme encerclant la grande demeure, retrouvé les petits sentiers sous les pins noirs et les châtaigniers, s'était occupée de Ladi, son cher filleul, tout en savourant le plaisir de ne rien faire de particulier ni d'important. Le temps clément avait contribué à ce bien-être. Un faible mistral avait chassé tous les nuages du ciel en oubliant d'emporter ceux qui restaient encore dans sa tête : les souvenirs du matin de ce 1er janvier étaient encore tièdes.

Elle ne regrettait donc pas d'avoir cédé aux paroles insistantes de Julien, son jumeau de frère, qui lui avait dit qu'elle devait sortir plus souvent de l'accaparante routine de son cabinet de gynécologie et de l'hôpital. En rentrant de Paris, où il était allé pour son travail, il lui avait trouvé « petite mine » et lui en avait fait part sans ménagement, car il savait que, de temps en temps, il fallait la bousculer. Encore

qu'elle s'interrogeait sur les capacités d'observation qu'il montrait sur ce sujet. Elle pensait que Géraldine, sa future belle-sœur, lui avait sans doute soufflé cela dans le creux de l'oreille, car, sur ce sujet, les femmes sont plus fines observatrices que les hommes.

Dieu qu'il faisait bon sous la légère couette en duvet qui la recouvrait ce matin. Tel un chaton près d'une cheminée, elle se laissait aller au bien-être de la douce chaleur corporelle de la femme d'un peu plus de quarante piges qu'elle était devenue. Machinalement, elle tendit le bras, prit la commande électrique qui était sur la table de nuit et ouvrit en grand les volets de sa chambre. Le soleil était déjà haut, il faisait beau, les diodes du réveille-matin marquaient **7 : 40**.

Elle avait toute la matinée devant elle puisque ses consultations du mardi ne commençaient que l'après-midi.

Pieds dans ses mules, vêtue d'une robe de chambre en satin noir, elle s'approcha d'une des grandes fenêtres et jeta un coup d'œil vers le bas. Dans la rue il y avait peu de mouvement, c'était encore un peu tôt. Bras au-dessus de sa tête, posant son front sur ses mains plaquées contre une vitre, un peu rêveuse et engourdie, elle se mit à penser.

Durant le mois de février, malgré l'humeur sombre qui l'habitait depuis la fuite de Mustapha, elle avait essayé de créer une ambiance gaie autour d'elle. Au-dessus de son cabinet de consultation privée, l'ancien appartement de Madame Pailhès – que Géraldine lui louait maintenant – avait été décoré de couleurs claires avec beaucoup de beige et de blanc. Son architecte de frère lui avait gentiment reproché ce choix de couleurs en lui disant que cela ne la changerait guère de l'ambiance des chambres et autres salles de l'hôpital où elle assurait sa permanence de gynécologue quatre après-midis par semaine. Mais, bon ! Puisqu'elle l'avait voulu ainsi, c'était son droit. Il n'empêche, ce décor ne suffisait pas toujours à alléger sa solitude. Parfois, les rayons de soleil qui entraient à flots par les grandes et hautes fenêtres lui paraissaient ternes, sans éclat, mais ce matin ce n'était pas le cas : elle était d'humeur joyeuse. Dans la cuisine, la ponctuelle De Longhi avait déjà fonctionné et la bonne odeur du café frais qui se répandait dans la maison y était sans doute pour quelque

chose.

En bas, dans la rue, un homme qui balayait le trottoir arrêta son travail, se moucha tout en levant les yeux et, voyant qu'elle le regardait, lui fit un signe amical auquel elle répondit bien maladroitement.

Une douleur venait de la prendre subitement ; elle se raidit, posa prestement ses mains sur son ventre et poussa un léger cri. Un filet de liquide coulait le long de sa cuisse. Une seconde contraction suivit rapidement, plus précise, plus forte ; comme si un étau la serrait fortement, lui provoquant une douleur qui tétanisait les muscles de son ventre et irradiait jusque dans ses reins. Figée, jambes serrées, bloquée à ne plus pouvoir bouger, elle gémit en laissant son front glisser le long des vitres avant de se retrouver les genoux au sol, tel un musulman en prière.

Au bout de quelques minutes de souffrance, entre deux contractions elle se réfugia dans la salle de bains, mais s'avoua vaincue à nouveau par la douleur. Tête contre la baignoire, mains sur son ventre, encore une fois genoux au sol, la professionnelle de la chose ne mit pas longtemps à comprendre ce qui lui arrivait. Une large tache de sang prenait forme sur le carrelage, près du lavabo. Elle releva la tête comme pour aspirer un air que le ciel semblait lui refuser ; dents serrées, grimaçante puis, enfin, bouche grande ouverte dans un rictus et un long souffle de douleur un cri jaillit hors de ce corps torturé :

— Oh ! nooonn... nooonn !

Elle essayait de s'oxygéner en respirant rapidement et par à-coups, mais la douleur la serrait de plus en plus. L'étau dans lequel elle se sentait prise la martyrisait de plus en plus fort, plus longuement, sans arrêt. Maintenant, elle transpirait tel un coureur de marathon, tremblait et claquait des dents comme un vieux colonial ayant sa crise de palud ; seuls ses mollets en contact avec le sol froid semblaient lui apporter un contraste lui permettant de se dire que ce n'était pas encore le moment de mourir. Durant cette dernière attaque, son ciel avait chaviré, son horizon n'existait plus, car il avait disparu derrière une lumière artificielle bleutée semblable à celle d'un arc de soudage. La douleur devenait insoutenable. Alors, elle

comprit que cet enfant qui lui plantait des coups de sabre dans les reins, qui lui arrachait des râles de douleur, ne voulait pas vivre en elle.

Glissant sur le côté, en gémissant, inconsciente, elle resta là un petit moment, attendant une nouvelle attaque. Gagner du temps, un peu de temps, mettre en application les principes qu'elle apprenait à ses patientes, ne pas paniquer même si elle voyait que cela était grave.

Non, surtout ne pas mourir ainsi ; pas toute seule, pas ici sur ce pavé froid et surtout pas après avoir surmonté tant d'épreuves à Samarkand.

— Non, non et non. Merde, quoi... je ne vais pas flancher maintenant ?

Les larmes inondaient son visage, sa sueur mélangée au sang qu'elle sentait fuir de son être collait à sa peau ; elle avait peur.

Le regard qu'elle porta vers la grande glace qui recouvrait le dos de la porte de la salle de bains lui renvoya son image : c'était celle d'un pantin recroquevillé, vidé ; un genre de vieille poupée fripée et mouillée, cheveux collés sur le front ; elle était laide à faire peur.

Ne tenant plus sur ses jambes, elle se traîna comme elle put vers la cuisine où était son téléphone portable, composa un numéro, déverrouilla sa porte d'entrée et s'affaissa.

Son monde basculait.

Vers où partait-elle ?

## À Noyettes.

*Il n'y a ni petits faits dans l'humanité  
ni petites feuilles dans les arbres.  
(Victor Hugo)*

Elle l'attendait de pied ferme.

La veille, il était rentré trop tard de Paris pour entamer une quelconque discussion ; aussi l'avait-elle simplement salué sans effusion avant d'aller se mettre au lit. Mais ce matin, dès que possible, il n'allait pas y couper.

Depuis trois jours qu'elle marinait sa colère dans le jus de ses réflexions, il était temps d'en finir. Elle voulait une explication au sujet de son sale chapeau et il allait devoir cracher le morceau.

D'où le tenait-il ? Où l'avait-il trouvé ?

Parce qu'ensemble dans le souterrain ils n'avaient rien vu d'anormal en ce premier matin de l'année, Julien l'avait convaincue que Mustapha avait réussi à traverser l'aven en s'accrochant à la corde de la paroi pour s'enfuir.

Mais puisqu'il était parti en emportant le chapeau offert par son frère en guise de cadeau, par quel mystère l'avait-elle trouvé caché dans son armoire ?

Ça n'allait pas se passer comme ça. Il n'avait pas intérêt à lui sortir une affaire fumeuse ! On allait voir ce qu'on allait voir.

Julien se leva un peu ankylosé, fit quelques étirements sur le tapis au pied du lit, entendit quelques tintements de casseroles dans la cuisine et décida d'ouvrir les volets en grand.

Le soleil avait décidé lui aussi de faire la grasse matinée, le ciel était gris. Un coup d'œil à sa Bulgari, qu'il avait oublié de quitter hier soir, lui indiqua : **9 : 35.**

En pyjama, pieds dans ses mules, en marchant comme un traîne-

savate, il arriva en cuisine pour réclamer un café fort et chaud.

Amélie le lui prépara et, comme si elle pressentait quelque chose, elle s'éclipsa au prétexte d'aller étendre du linge derrière la maison avant d'aller, ensuite, à La Bégude faire deux courses.

Café bu et visage rafraîchi il se pointa tout guilleret dans le salon.

— Salut à toi, mon demi-moi, lui dit-il en s'approchant d'elle pour lui faire la bise. As-tu bien dormi ?

— Non.

— Ah, bon.

Il prit cette réponse comme une des suites de sa fausse couche, un dégât collatéral, se dit-il en lui-même.

— Et toi, cher frerot, tu es bien réveillé ?

— Oui, bien sûr.

— T'as intérêt.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai des choses à te dire.

— De bon matin ?

— T'as vu l'heure ?

— Et alors ?

— Pff...

— Alors, ces choses, qu'est-ce que c'est ?

— Tu sais qu'on a juré de tout se dire, toujours, depuis qu'on est petits ?

— Ben, oui... c'est ce qu'on a toujours fait.

— Tu n'as donc rien à me dire, tu ne me caches rien d'important pour ma vie, mon bonheur.

— Non, je ne vois pas. De quoi s'agit-il ? On joue aux devinettes ?

— Ne fanfaronne pas, veux-tu ? Ce n'est pas le moment.

— Wouah... Quelle autorité ! Quel ton !

— Où est donc ton chapeau australien ? Hein, tu veux bien me le dire ?

Là, Julien devint blême. *Aïe...* se dit-il, *ça s'annonce mal.*

Il essaya de gagner un peu de temps en la regardant bêtement, comme un enfant gourmand pris sur le fait avec la bouche pleine de confiture et le pot dans les mains.

Elle était à deux mètres devant lui, raide comme un piquet de vigne, bras croisés sous sa poitrine, le regardant fixement.

— Mais, je..., voyons, tu sais bien que je l'ai... donné à Mus... et...

— ... Et il te l'a rendu avant de partir ? Dis, frérot, tu me prends pour qui ? Pour une conne ? À mon âge ?

Le ton de sa voix avait pris quelques octaves, les mots tombaient secs, son regard était comme un arc qui n'attendait qu'à larguer sa flèche.

Julien la regardait en faisant quelques pas, comme pour se donner une contenance. Il savait depuis longtemps que même dénuée de toute méchanceté – car méchante il savait que sa sœur ne l'était pas – lorsque Carole se mettait en colère c'était : « *direction le bunker, tous aux abris et casque lourd sur la tronche* » comme dit dans « Les Cordier, Juge et Flic ».

— Heuh... ben... tu... sais, je voulais te dire... enfin...

— Tu vas y arriver ? Oui ou non ; tu vas arriver à dire où il est ?

— Oh, et merde, quoi. Puisque tu sais où il est, ça sert à quoi tout ce cinéma ?

— Je te rappelle qu'on a promis...

— C'est que, enfin...

— menteur, faux frère, tu es sans vergogne. Ooohh..., je te hais.

Elle lui tourna le dos, joignit les mains sur son visage et se mit à pleurer.

— Oui, bon. Je t'ai menti. Pardon, dit-il en s'approchant.

Il voulut poser ses mains sur les épaules de sa sœur, mais elle refusa cela d'un geste brusque en faisant un pas en avant.

Elle se retourna en redressant la tête et il vit en elle une grande détresse.

— Laisse-moi tranquille. Je ne veux plus te voir.

— Soit, Caro. Je sais qu'aujourd'hui tu as de la peine. Je n'aurais sans doute pas dû m'y prendre comme cela. Je te demande pardon. Mais tu sais...

— C'est facile de me dire cela, maintenant. Je te demande pardon, tu parles ! Ce que tu m'as fait ça s'appelle une saloperie, pas seulement un mensonge, mais une saloperie, vraie de vrai.

Elle lui tourna le dos encore une fois. À nouveau, il vint se mettre derrière elle et l'entoura de ses bras cependant qu'elle reniflait et tentait de s'éloigner. Il la retint fermement.

— Laisse-moi.

— Non, je ne peux pas. Je veux t'expliquer pour que tu puisses me pardonner.

Posant son menton sur son épaule, il murmura à son oreille :

— Tu veux bien ?

En reniflant, elle acquiesça d'un petit signe de tête.

Alors, il marqua une petite pause avant d'ajouter :

— Viens, asseyons-nous.

Julien l'entraîna vers le canapé et ils restèrent quelques secondes sans rien dire.

— Il est temps que je m'explique.

Elle croisa les jambes, se moucha, passa le revers de sa main sur ses yeux, le regarda sans animosité, mais avec tristesse.

— Je t'écoute.

Il aspira un grand bol d'air, baissa la tête en regardant ses mules puis la redressa et, avec courage, il commença la confession qu'il avait différée jusqu'à ce jour.

— Quand nous sommes revenus de notre visite du souterrain, comme nous n'avions rien vu d'anormal nous avons pensé, toi et moi, que Mustapha avait réussi à franchir l'aven, et ce, contre toute attente du fait de ses blessures.

Tout de suite, ne l'ayant pas vu dans le tunnel, tu as pensé qu'il avait réussi à s'enfuir. Tu étais si sûre que je ne t'ai pas contredite. Dans l'après-midi du même jour, je suis monté à la Charbonnière pour voir s'il y avait des traces dans la neige. Je n'en ai pas trouvé. Aucune trace ; rien qu'un tapis blanc. Cela m'a paru étrange, mais j'ai pensé que la neige les avait sans doute recouvertes.

Je n'ai donc rien fait ni dit jusqu'à ce que tu retournes chez toi, à Alès. Toutefois, cela ne m'empêchait pas de réfléchir. Où était-il passé ce diable d'homme ?

André Passe, notre ami boulanger, m'ayant dit que la neige s'était arrêtée de tomber vers quatre heures du matin, cette absence de traces

me turlupinait. J'aurais dû trouver ou voir quelque chose.

Deux jours plus tard, je suis retourné au souterrain. À l'aller, je n'ai rien remarqué de particulier. C'est sur le retour. Lorsque j'ai voulu m'agripper à la corde pour refranchir le trou, à la lueur de mon projecteur j'ai vu quelque chose d'étrange : une forme régulière, différente des autres, presque de la même couleur que celle de la roche. Cela a attiré mon attention. Un mètre au-dessous de mes pieds, accroché à un bout de racine, il était là. C'était bien mon chapeau qui était pendu, en équilibre instable, attendant qu'un courant d'air ou une pierre quelconque le propulse, vingt-cinq mètres plus bas, au fond de l'aven.

Alors, revenant sur mes pas, je suis ressorti du souterrain au pied du genêt, j'ai coupé une longue branche de pin et je suis redescendu au bord du trou pour le récupérer.

Je suis revenu à la maison. Après avoir fait coulisser le spa pour refermer l'entrée du souterrain, je me suis trouvé au bord de la piscine que Géraldine avait investie, entre-temps. Elle sortait du bain.

— Où l'as-tu trouvé ? me demanda-t-elle en regardant le chapeau qui pendait au bout de mon bras.

— En bas, lui dis-je. Et je lui ai tout raconté.

Alors, GéGé et moi, nous avons parlé ; beaucoup... pour arriver à la conclusion qu'il était préférable de te cacher cette découverte. Mustapha Kharmouni est sous la maison. Puisque tu pensais l'avoir perdu, qu'il soit ici ou ailleurs ça changeait quoi ? Au moins, on n'augmentait pas ta peine en te laissant supposer qu'il y avait encore un espoir pour toi de le revoir.

— Pourquoi ne pas dire la vérité ?

— Parce que, parfois, il arrive qu'elle fasse peur.

— Et vous n'avez pas pensé à aller le chercher ? Remonter son corps ? Lui donner une sépulture digne d'un être humain ? C'est dégueulasse, ça.

— J'y ai pensé.

— On ne dirait pas !

— Tirer quatre cents mètres de câble électrique, me transformer en découvreur de cavernes, mettre notre vie à tous en péril ? Et pourquoi ?

— Tout de même, c'est Mus... dit-elle d'une voix tremblotante et en se remettant à pleurer.

— Je sais, mais qui va aller le chercher ? Toi, moi, nous trois ? On appelle le groupe de spéléos du département en demandant l'autorisation au préfet d'explorer un souterrain inconnu ?

Ensuite, on remonte un cadavre. Qui est-ce ? D'où vient-il ? C'est un clandestin ? Il a été blessé par balles. Tiens, donc : par qui ? Pourquoi ? C'est vous, Monsieur ou Madame, qui l'avez tué et qui, ensuite, avez maquillé votre forfait ? Pour quelles raisons ?

Là je peux te dire qu'on la tiendrait longtemps la une des journaux... pas seulement ceux du coin, mais bien plus loin, par l'Internet et les autres moyens actuels. Veux-tu envoyer des informations jusqu'à ce cher Monbio afin qu'il s'empresse de nous déléguer les sbires de la Loviatar pour nous demander des explications et employer la manière forte afin de les obtenir définitivement ? Les coups qu'ils t'ont donnés à Samarkand ne t'ont pas suffi ? Tout cela, ils le feraient, tu sais. Sans doute plus encore. Et pour quelle raison ? Seulement donner une sépulture à un banni, qualifié chez lui de voleur et nous d'être ses complices ? Dis, sœur, j'ai une famille, maintenant... et tu en fais partie.

— Quand même, c'était Mus, dit-elle en pleurant.

Durant un moment encore Julien la consola par de tendres paroles.

Elle se leva, plantée devant son frère, les yeux rougis par ses pleurs.

— Sans doute as-tu bien fait. Avant de redescendre chez moi cet après-midi, je voudrais qu'on aille au souterrain. Tu veux bien m'y amener ? Il aimait tant les roses que je veux lui en offrir.

— C'est d'accord. On ira.

Amélie était rentrée discrètement, le repas de midi était à préparer, elle s'affairait en cuisine.

Le frère et la sœur étaient toujours l'un près de l'autre sur le canapé. Carole expliquait pourquoi et comment elle avait découvert le chapeau. Elle se devait de lever l'ambiguïté sur ce point.

Non, bien sûr qu'en son absence elle ne fouillait pas dans les affaires de sa belle-sœur, encore moins dans son armoire à linge.

Un bruit de moteur se fit entendre dans la cour. Géraldine arrivait avec son fils à qui elle avait acheté de nouvelles chaussures.

— C'est que son petit pied grandit vite, dit-elle en s'affalant dans le premier fauteuil venu. Vous parliez de quoi ?

Le frère et la sœur se regardèrent.

— Carole a trouvé mon chapeau, lui répondit son homme.

— Ah, bon. Et alors ?

— C'est une affaire réglée, dit-il.

— Ouf ! S'il en est ainsi, c'est parfait.

Elle se leva et vint les embrasser, tous les deux, ensemble.

Amélie entra dans la pièce.

— On peut passer à table. Madame est servie.

— Dans quelques minutes, dit Julien. Je vais à la chambre m'habiller correctement.

— Tout de même, être encore en pyjama à cette heure. Il a dû faire une bien grasse matinée, lança GÉGÉ.

— Mais ce qui lui est resté de temps libre fut bien employé, répondit Carole.

## Le lendemain, jeudi 15 août.

Ce matin, le seigneur des astres avait décidé d'être de la fête. Ce serait une belle journée chaude. Comme souvent en pareille saison c'était peut-être le prélude à la venue d'un bon gros orage qui pourrait s'inviter en fin de soirée. C'est que, pour la foire d'Alès le 24 août, les gros nuages avaient la fâcheuse habitude d'annoncer de cette manière la fin des vacances d'été. Bref ; on verrait bien.

Julien se leva le premier pour préparer le plateau du petit-déjeuner afin de servir la jeune mariée au lit.

**Boum !**

Il sursauta et faillit lâcher le plateau. La maison trembla de toutes parts. Julien pensa qu'un couillon de la base aérienne d'Orange venait de passer le mur du son.

**Boum !**

Cette fois, il lui sembla que cette explosion était proche. Sans doute, une bouteille de gaz ou quelque chose de ce genre venait d'exploser au village. Il traversa le salon, rejoint par Géraldine réveillée en sursaut, pieds nus, enfilant à la va-vite sa légère robe d'intérieur.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez entendu ? dit Carole, qui vint les rejoindre.

**Boum !**

Pour sûr, il n'y avait pas de doute ; ça venait de tout près. C'était comme ces bombes que faisaient exploser les mineurs de La Grand'Combe pour annoncer le début des fêtes de la Sainte Barbe. Ils sortirent ensemble sur la terrasse.

— Et alors, les novis ; on est encore au lit ?

Six ou sept lascars de La Bégude, debout devant le portail, avaient décidé de venir réveiller les mariés à leur manière ; en faisant

exploser des bombes agricoles.

— Eh ! De Noyettes, ouvrez-nous. On apporte les croissants, du miel et des fougasses, dit le boulanger André Passe.

— On a même un saucisson et une rãiolette d'Anduze, dit un autre.

— Et la bonne bouteille qui va avec, ajouta le maire, Alain Dupieu.

— Par contre, faudra faire le café parce qu'on l'a oublié chez Claudette.

Julien s'empressa de leur ouvrir le portail et ce fut le début d'une franche rigolade.

— Bande de couillons, leur dit Julien cependant qu'ils montaient le grand escalier et envahissaient le salon. Vous nous avez fichu une de ces frousses !

La journée commençait bien. Il fallut donc faire une grosse quantité de café, car ils déjeunerent ensemble dans un joyeux brouhaha.

— Rassurez-vous, dit Alain. On ne s'incrute pas. On vous laisse à vos préparatifs et on redescend se préparer pour la cérémonie.

— À plus, dirent-ils.

Trente-cinq minutes plus tard, Noyettes retrouvait son calme. Les mariés et leur fils allaient pouvoir s'apprêter pour la cérémonie de onze heures.

/

Comme le portail était resté grand ouvert, le dernier cabriolet produit par Mercedes entra dans la cour de Noyettes en klaxonnant avec insistance. Si c'était pour se faire remarquer, c'était réussi. Toute la maisonnée sut que deux convives arrivaient ; et pas des moindres. Svelte, dynamique, souriant, le conducteur ferma la porte de son véhicule, resta un court instant appuyé contre la carrosserie et continua de klaxonner avec insistance. Cela fit sortir Julien de la maison cependant que, sur la terrasse, Carole faisait faire ses premiers pas à son filleul. Le passager du si beau véhicule fut plus réservé, resta un court moment debout en jetant un coup d'œil

circulaire sur la maison inondée de soleil.

— Mario, dit Julien. Enfin !

Il descendit les premières marches du grand escalier pendant que le visiteur courait vers lui. Les deux amis se donnèrent l'accolade, bien vite rejoints par Nick Ouléta. Maintenant, tous les invités proches se trouvaient réunis sur la grande terrasse et se congratulaient dans une sorte de cacophonie, puis ils firent mouvement vers l'intérieur du grand salon. Seul, le passager restait encore au pied de l'escalier, le nez en l'air, semblant captivé par quelque chose.

— Monte, René. Viens, lui dit Mario Milano.

L'individu finit de gravir lentement les marches au moment même où Julien ressortait du salon.

— Mon Dieu ! Monsieur Labourié, dit-il. Je suis inexcusable. Ce fou de Mario trouble et dérange tout le monde. Je ne vous avais pas remarqué.

— Ce n'est rien, dans la joie des retrouvailles cela arrive.

— C'est un immense plaisir de vous revoir.

— Croyez bien qu'il est partagé. Votre invitation par e-mail m'a beaucoup touché. Je ne pouvais refuser.

— Alors, dit Mario à Julien, il n'a pas changé mon bof, pas vrai ?

— Oui.

— Je t'avais promis de l'amener. Ben, le voilà.

Au moment d'entrer dans le salon, René Labourié retint son beau-frère par la manche.

— Dis, tu as vu ce que je vois au bout de la terrasse ?

— Oui, et alors ? Tu ne la connais pas ? C'est Carole, la frangine de Julien.

— Ah, bon.

Et Mario Milano entra dans la maison rejoindre les autres, persuadé d'être suivi par son beau-frère.

À près de cinquante piges, René Labourié avait vu pas mal de choses, mais il restait là, debout, un pied sur le pas de la porte, tête tournée, la bouche légèrement ouverte ; étonné, ébloui.

Il fit trois pas en arrière et demeura sur la terrasse, planté comme

un piquet.

Pas encore au zénith, le soleil dessinait sur le sol de la terrasse les arcs de cercle ombrés des arcades. Dans une partie éclairée, elle était là, à dix mètres, lui tournant le dos, légèrement penchée, soutenant un petit enfant qui tentait de faire ses premiers pas. Une personne sortit d'une des portes fenêtrées à qui elle le confia en échangeant quelques paroles.

— Oh, n'ayez crainte ! Dans quelques jours il marchera seul.

En disant cela, elle restait debout, immobile et durant ce laps de temps il détailla cette silhouette qui le fascinait.

Ses yeux ne pouvaient pas quitter le profil de cette robe fuseau en soie, couleur bleu nuit avec des reflets mordorés, soutenue par de petites bretelles cordon, qui moulait une taille mince. Maintenant qu'elle s'était redressée, ce léger tissu dessinait un galbe qu'il trouva sublime, avant de s'évaser légèrement au-dessus de ses fines chevilles. Cette divine silhouette était perchée sur des « stiletos » vernis noirs exerçant une force d'attraction comme ces tragédiennes romaines chaussées de cothurnes. Elle tourna la tête pour voir qui la regardait et, en cet instant précis, dans cette position, il pensa que c'était une femme callipyge.

— Bonjour, lui dit-elle.

— Bonjour.

En souriant elle s'avavançait lentement vers lui, comme étant sûre de l'effet qu'elle produisait.

Toujours immobile, il la vit arriver, et la détailla en un clic.

Ses cheveux châtain, épais et courts, étaient ondulés avec, devant, des petites mèches rebelles plus claires. Son visage, ovale et régulier, le fascinait par son regard exprimant un air décidé de femme mûre qui laisse présager des prises d'initiatives.

— *Waouh ! La classe*, pensa-t-il.

La robe fuseau avait un empiècement en pointe qui descendait si bas qu'il fallait bien une grosse broche en brillants pour empêcher une si tentante poitrine de s'offrir des vacances au soleil ; ce qui fait qu'il avait des difficultés à regarder ailleurs que ce décolleté.

— Je suis René Labourié, dit-il en lui tendant la main.

— Je sais, j'ai entendu. Moi, je suis Carole. C'est vous qui avez

aidé mon frère à Tachkent.

— Bah ! Ce fut vraiment peu de choses.

— Enfin... Ce n'est pas ce qu'il dit. Vous venez de Marseille ?

— Non, de Nice. Mais je suis rattaché au bureau d'Aix-en-Provence. Pour peu de temps encore. Et vous ? Vous demeurez ici ?

— Non, à Alès. Ici c'est chez mon frère.

— J'ai beaucoup d'admiration pour lui. Comment se fait-il que, si jeune, il soit arrivé à une telle notoriété ? Son cabinet d'architecture est très important, paraît-il.

— Mon frère cumule plusieurs qualités, vous savez. D'abord, c'est quelqu'un qui veut toujours aller plus loin que là où les autres s'arrêtent. Ensuite, il a un sens inné des affaires, une intelligence exceptionnelle qui complète la vision artistique de son associé Nick Ouléta. Au fil des années il a su tisser une toile de contacts renommés. Surtout, et c'est le plus important, son assiduité et sa boulimie au travail sont sans égales. Aujourd'hui, le cabinet d'études A.P.O.P. pour « Architecture Privas Ouléta Paris » compte plus de 200 collaborateurs, et presque autant de juristes, de comptables et employés. C'est une grosse affaire.

— Et vous ?

— Oh ! Moi ; je suis dans la médecine : simple gynéco.

— Et alors ? dit Maguy Ouléta venue les rejoindre. Vous venez ? La mariée va se présenter.

Ils rentrèrent dans la maison.

— Ça va ? questionna Mario Milano.

— Euh... oui, oui.

— T'as l'air tout drôle.

C'était vrai. René Labourié se sentait tout drôle. Qu'avait-il ? Que lui arrivait-il ? Cette femme aurait-elle un pouvoir magique ? Elle avait quelque chose d'attirant, un plus indéfinissable, une personnalité qu'elle traînait comme un parfum envoûtant, une démarche lascive dont il ne parvenait pas à se détacher. Au milieu des invités, il ne pouvait s'empêcher de la suivre des yeux. En cinq ans de veuvage, pour un homme aussi posé et réfléchi, un truc de ce genre ne lui était jamais arrivé.

Qu'avait-elle de particulier pour le troubler ainsi ?

Trouver un bijou pareil en pleine Cévenne, voilà qui était inattendu.

Inattendu ou inespéré ?

Il était onze heures moins dix quand Géraldine entra dans le salon. Des exclamations d'admiration l'accueillirent, certains applaudirent, tous la trouvaient belle... et elle l'était ; vraiment.

Elle savait qu'en coiffant ses cheveux blonds en un chignon de vestale elle toucherait le point sensible de son Julien. Alors, avec soin, elle avait réalisé un chignon bas sur sa nuque, à partir d'une queue de cheval toute simple. Ensuite elle avait prélevé deux mèches de chaque côté dans la queue et les avait croisées autour du chignon pour cacher l'élastique. Fixé par des épingles en argent avec des têtes en nacre, l'ensemble était sublime. Elle avait choisi de conserver son fond de teint habituel qui lui donnait une peau couleur de pêche, mais elle avait posé sur ses pommettes une touche d'illuminateur de teint. Sur ses paupières mobiles un mélange de gris de Payne et de violette, pour obtenir un smoky eyes et un halo évanescent micropailleté d'or, donnaient à son regard vert-de-gris une plus grande profondeur. Elle n'avait pas eu besoin de mascara pour arriver à ce résultat remarquable. Elle souriait à tous, montrant une rangée de dents que les vedettes publicitaires de chez Colgate auraient pu lui envier.

Sa robe en soie blanche d'une pièce était une création de chez Lambert, moderne et très féminine ; dos nu, sans manches, à corsage drapé à la taille, avec une encolure américaine et un petit col montant orné de brillants. Sa jupe en forme trapèze avait une petite traîne. Comme seul bijou, Géraldine portait à son poignet la montre « Serpent Bohême », en or jaune serti de petits diamants, à cadran rond en nacre de chez Boucheron, offerte par Carole.

— Il est déjà onze heures, dit Julien. Le père Chapon nous attend !

— Allons-y reprirent certains.

Ensemble ils quittèrent Noyettes et partirent vers la petite église du village où la messe de l'Assomption devait être dite.

/